

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.

LE CHATEAU DE ROQUAIROL

I

SUR LE CHEMIN DE SAINT-ÉTIENNE-DE-SAINT-GÉOIRS

Un soir de septembre 174... deux jolies voyageuses, une demoiselle et sa servante, que portait avec fierté une mule robuste, suivaient le chemin peu praticable alors de Saint-Marcelin à Saint-Étienne-de-Saint-Géoirs.

Devant elles, à l'horizon, s'étendait la muraille sombre des Alpes Dauphinoises qui nous séparent de la Savoie.

Les cimes les plus élevées gardaient seules encore les dernières lueurs du soleil couchant.

La plaine était obscure, et l'ombre ajoutait à l'aspect désolé des champs incultes et déserts.

La mule, qui d'un pas sûr et allongé franchissait les ornières et les cent autres obstacles du chemin, s'arrêta tout à coup.

— Ah! fit la servante, quelle bête capricieuse! Qu'a-t-elle donc, mademoiselle Isaure?

— Je ne sais, Marthon.

Puis, à la mule, d'une voix douce :

— Allons, ma belle!... Allons!... Tu as peur?

— Fouettez-la, mademoiselle.

— Et si elle nous jette par terre?

— Oh! Dieu! vous m'effrayez.

— Ou si elle se couche? Il faut la caresser, au contraire. — Allons petite! allons!...

Mais la mule restait immobile,

— Mademoiselle Isaure? fit la servante en baissant le ton de sa voix. Entendez-vous derrière nous le trot d'un cheval qui se rapproche de plus en plus. Oh! que j'ai peur!...

La demoiselle, penchée sur le cou de sa monture, cherchait des yeux ce qui pouvait l'effrayer.

— Ah! reprit-elle, c'est un tronc d'arbre jeté en travers du chemin, ou, je crois, un poteau auquel la gabelle affiche ses avis au public. Quel ennui!... jamais la mule n'en passera. Essayons de tirer par les champs.

Alors, s'aidant de la bride et de la cravache, elle obtint de sa monture ce qu'elle désirait et tourna l'obstacle.

Pendant la distance qui séparait les deux jeunes filles du cavalier qui venait derrière elles s'était encore diminuée, et la peureuse Marthon disait, en étreignant plus fort la taille de sa maîtresse :

— Mademoiselle, voilà le cavalier ; si c'était un brigand?...

— Allons donc ! tu en vois partout.

— C'est que partout il y en a, mademoiselle.

Isaure regarda par-dessus l'épaule :

— C'est, dit-elle, quelque gentilhomme des environs.

L'étranger montait un superbe cheval noir de race espagnole ; son costume, en effet, était celui d'un homme de qualité. On voyait dans l'ombre briller la poignée d'argent de son épée ; mais les longs bords de son feutre ne permettaient pas de distinguer ses traits.

Il ralentit l'allure de son cheval, qui franchit l'obstacle jeté en travers du chemin, puis salua gracieusement Mlle Isaure.

— J'ai cru vous voir dans l'embarras, mademoiselle, dit-il, et j'espérais pouvoir vous être utile.

— Merci, monsieur, répondit la jeune fille, nous sommes hors de peine, comme vous le voyez.

— C'est sans doute ce poteau renversé qui vous arrêtait ? Voilà encore un méfait des faux-saulniers qui parcourent la contrée. Ne craignez-vous donc point de fâcheuse rencontre que vous voyagez si tard sans être accompagnée ?

— Je ne vais qu'à peu de distance, monsieur, à Saint-Étienne-de-Saint-Géoirs, et d'ailleurs je suis armée.

— C'est la réponse d'un cœur vaillant et noble, fit l'homme avec l'élan d'une admiration sincère ; mais si à la fraîcheur de votre voix je n'apprenais que vous êtes jeune, mademoiselle, je le saurais du moins par cette repartie. Comme les loups, les malfaiteurs vont par bande, et que feriez-vous contre plusieurs hommes également armés ?

La voyageuse ne répondit point ; soit qu'elle ne voulût point prolonger l'entretien, soit qu'elle n'eût rien à dire à son gré.

— Permettez-moi donc, mademoiselle, de vous servir d'escorte, reprit le cavalier.

Et retenant son cheval il laissa prendre le devant à Mlle Isaure.

Celle-ci fut très sensible à cette marque de discrétion et de respect.

Pendant quelques instants ils marchèrent ainsi sans échanger une parole.

Cependant, dans le silence profond de la solitude qu'elles traversaient, les jeunes filles crurent entendre des cris, des sifflets et comme de lointains appels de ralliement.

Puis la lune se dégagea des nuages et versa sa lumière sur la plaine d'ajoncs et de genets et elles crurent y distinguer des groupes de cavaliers. A droite, à gauche, il y en avait certainement qui suivaient la même direction qu'elles.

— Mademoiselle! mademoiselle! gémit tous bas Marthon. Oh! comme j'ai peur!...

— Tais-toi, fit Isaure.

Elle se tourna vers l'inconnu pour juger de son attitude. Les pâles rayons de la nuit éclairaient sa face et elle fut frappée de sa beauté mâle et douce tout à la fois. Bien campé sur son cheval noir, élégant et robuste, cavalier superbe, il allait la tête haute, comme un roi de la lande.

Ses regards profonds rencontrèrent ceux d'Isaure.

— Monsieur, dit la jeune fille d'un ton timide, vous avez raison : voyez autour de nous.

— Mademoiselle, soyez sans crainte. Je ne connais pas ces hommes. Ce qu'ils font, où ils vont, je l'ignore; mais ils me connaissent, moi, et l'on sait, dans ce pays, qu'on ne s'attaque pas impunément au seigneur de Roquairol.

— Il est heureux que la lune nous les ait découverts, ajouta Isaure.

— Que le ciel en soit loué, noble demoiselle, reprit le cavalier avec chaleur, car je lui dois d'avoir pu contempler votre beauté.

A ces mots, la jeune fille troublée, détourna la tête et le silence régna de nouveau.

Ce seigneur était donc le baron de Roquairol?

Ce nom devait agir puissamment sur l'imagination de la jeune fille, car depuis plusieurs mois il était mêlé aux récits les plus étranges, pour ne pas dire les plus fabuleux.

Elle ne connaissait point le château de Roquairol, situé au milieu des Alpes sur la ligne frontière du duché de Savoie, mais le bruit s'était répandu que le baron avait péri dans la montagne à son retour d'Italie et que l'antique castel était hanté par son fantôme.

Isaure n'était pas plus superstitieuse que les autres Dauphinoises de son époque, mais elle l'était tout autant, c'est-à-dire suffisamment pour ne pas dédaigner de tels bruits.

Quant à sa petite servante Marthon, elle l'était bien davantage.

Le propos de ce beau cavalier monté sur un cheval couleur de la nuit, lui parut l'aveu d'un habitant de l'autre monde. « Je ne les connais pas, mais ils me connaissent, et l'on sait dans ce pays qu'on n'attaque pas impunément le seigneur de Roquairol. »

Je le crois bien, parbleu! un fantôme!...

Elle en demeura un instant pâmée, la pauvrete, et lorsqu'elle recouvra quelque force, ce fut pour chuchoter à l'oreille de sa maîtresse, en faisant le signe de la croix :

— C'est le seigneur de Roquairol, celui qui *revient!*

Rien de tel que la peur d'autrui pour dissiper les illusions capables d'affaiblir notre courage. Mlle Isaure trouva Marthon ridicule et bannit sa première frayeur.

Elle n'avait jamais vu de fantôme, mais on assurait qu'ils n'étaient formés que de simples vapeurs; or le personnage qui l'escortait lui paraissait assez solide. La pensée lui vint de renouer l'entretien avec lui afin d'achever d'éclairer ses doutes à son sujet, mais sur ces entrefaites le clocher de Saint-Etienne-de-Saint-Géoirs émergeait de la brume et la mule doublant le pas, les maisons du village semblaient sortir de terre. Le loisir eût manqué à l'entretien qu'elle désirait.

En même temps, comme par enchantement, les groupes suspects de la lande s'étaient dissipés.

Elle allait donc atteindre sans encombre le toit paternel, but de son voyage. Ne le devait-elle pas un peu à son escorte?

Ah! sans doute!... Et à la joie d'apercevoir le toit d'ardoises, à girouettes, de sa maison, se mêlait un sentiment de sympathique gratitude pour le baron.

Il ferait beau voir s'il était réellement un fantôme et elle l'inviterait à se reposer au milieu des siens.

Enfin ils entrèrent dans le village.

II

M. DE CHAVAILLES

A peine avait-elle dépassé les premières maisons que Mlle Isaure vit des gens venir dans sa direction avec des torches. On les envoyait au-devant d'elle sans doute.

— Voici nos gens, dit-elle, en se tournant vers M. de Roquairol. Ce dernier crut qu'on lui donnait congé.

Il salua profondément et s'apprêta à tourner bride.

— Permettez! monsieur le baron, reprit Isaure avec vivacité. Vous mettez le comble à votre bonté en daignant m'accompagner

jusque chez mon père, M. de Chavailles. Sa demeure n'est pas éloignée.

Le baron accepta l'offre qui lui était faite et vint se ranger à côté de la belle voyageuse.

Tout le monde se remit en marche.

La maison à girouettes (les nobles seuls y avaient droit) n'était plus qu'à quelques minutes. C'était une grande maison carrée assez élégante élevée entre cour et jardin. A droite et à gauche dans la cour étaient construits les communs, remise, écurie, logements du concierge, du garde, du jardinier, etc.

Un double escalier à perron donnait accès de ce côté à l'habitation.

Averti par le bruit, M. de Chavailles y était venu pour recevoir sa fille. Il s'empressa pour l'aider à descendre et l'enleva dans ses bras.

Mlle Isaure présenta ensuite le baron à son père avec quelques mots d'explication. Au nom de Roquairol, les yeux de M. de Chavailles trahirent une vive surprise.

— Monsieur le baron, lui dit-il, n'a sans doute point l'intention de regagner cette nuit même le château de Roquairol?

— Pardon, monsieur, répondit le voyageur; je compte y arriver avant le jour.

— Si rien ne vous y oblige, monsieur, reprit gracieusement M. de Chavailles, je serais heureux de vous offrir l'hospitalité au moins jusqu'à demain.

M. de Roquairol remercia, mais accepta à souper.

A peine Mlle Isaure avait-elle eu le temps de faire un bout de toilette lorsqu'on servit.

En la revoyant, à la clarté des bougies, Roquairol en fut ébloui

C'était une fille de dix-huit ans, blonde d'un blond chaud et doré, aux yeux d'un gris bleu limpide, d'une fraîcheur et d'une grâce incomparables. Ses traits, plus sémillants que réguliers, respiraient l'intelligence et la bonté. Son corsage échancré permettait d'admirer son cou délicat, et au sommet de son échelle de nœuds de satin, des appas dignes de la vingtième année.

La physionomie de son père faisait avec la sienne un contraste frappant.

M. de Chavailles était un homme de haute taille, sec et noir. Ses yeux chargés d'épais sourcils brillaient ou brûlaient dans leurs orbites profonds d'un feu ardent et pénible à supporter. Ses lèvres épaisses étaient colorées d'un sang noir, et leur grimace, qu'il croyait un sourire, s'efforçait vainement de conjurer l'effet produit par la sécheresse de ses traits et la vivacité pénétrante de son regard.

— Comment ce Pluton, se disait le jeune homme, peut-il être le père de cette adorable Flore ?

Isaure, — il l'apprit plus tard, — ressemblait à sa mère dont il remarquait l'absence. Malade depuis une année, Mme de Chavailles ne quittait plus son appartement.

Lorsque l'appétit des convives commença à s'apaiser, M. de Chavailles qui, jusque-là, n'avait cessé d'observer son hôte, lui dit brusquement :

— Je suis heureux, monsieur le baron, que votre présence parmi nous vienne démentir le bruit de votre mort.

— Comment, monsieur, fit le jeune homme avec vivacité, cette fausse nouvelle s'est accréditée jusqu'à Saint-Géoirs ?

— Et non seulement, monsieur le baron, on croit que vous êtes mort, mais on prétend que vous revenez.

Cette fable est plaisante, dit Roquairol, mais je ne la croyais répandue que chez mes superstitieux montagnards, qui doutent encore en me voyant si je suis bien leur seigneur ou si je ne suis pas le Diable. Ma vie solitaire, mes allures indépendantes et quelque peu sauvages, et jusqu'à la robe noire de ma jument favorite, confirment leurs soupçons.

— Mais ces soupçons, demanda M. de Chavailles, comment ont-ils pu prendre naissance ?

— Rien de plus simple lorsqu'on connaît la naïveté de mes paysans et l'inclination que dans les hautes vallées on a pour le merveilleux. Je suis parti à la vue de tous, il y a quelques années, pour aller chercher fortune en Italie. Instruit à Venise de la mort de mon père, je revins et je rentrai chez moi incognito. Sur ces entrefaites, des chasseurs de chamois avaient affirmé que j'avais été assassiné et dépouillé par des bandits qui avaient jeté mon corps dans un abîme. A ma vue, les plus anciens serviteurs de Roquairol se reculèrent en se signant. Un noble peut venir à Venise s'occuper de commerce sans déroger, et j'y gagnai une fortune considérable dans le commerce de pierres précieuses avec les sérails d'Orient. J'étais parti pauvre et je revenais riche : autre prodige pour mes crédules compatriotes.

— Mais on dit, reprit M. de Chavailles, que l'on voit votre fantôme paraître à minuit sur les murs du château !

— C'est possible, fit Roquairol avec un fin sourire ; on voit souvent ce que l'on croit. Et je me garderai bien de démentir cette croyance.

— Pourquoi donc, je vous prie ?

— Elle est singulière. Puis elle peut éloigner les rôdeurs dangereux et les importuns. Je suis d'humeur assez farouche ; j'aime mes Alpes de l'amour d'un chasseur dont le seul danger peut faire battre le cœur, et que ne retiennent à la maison ni l'amour ni les craintes